

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ÉDITEUR CANADIEN



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

POÉSIE CANADIENNE.

L'ENFANT ET L'OISEAU.

—*—

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

Reconnais-tu cette croisée
De ma demeure humble et tranquille,
Que, pendant la saison passée,
Tu semblais prendre pour asile.

Car jamais le grain nourrissant
N'y manquait, n'est-ce pas, petit,
Ni l'eau du ruisseau susurrant,
Ni les légers fils pour ton nid ?

Que de fois, quand les premiers feux
Du soleil doraient l'horizon,
Je m'éveillais au bruit joyeux
De ta variante chanson.

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai,
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

Assis auprès de ma fenêtre,
Je prends grand plaisir à l'entendre,
A contempler le bois champêtre,
Le frais gazon, et l'herbe tendre.

Longtemps ainsi j'écouterais
Ton doux, joyeux et gai ramage ;
Tous mes jouets je donnerais
Pour avoir ton luisant plumage !

Mais ne chante plus ; va gaiement
Revoir ta compagne tremblante ;
Car déjà, vois, au firmament,
Scintille une étoile brillante.

Petit oiseau, je te salue,
Toi dont le ramage si gai
Annonce déjà la venue
Du joyeux et beau mois de mai.

NOËL OFAN.

Comté de Beauharnais.

FEUILLETON CANADIEN.


UNE

TERREUR PANIQUE.

—*—

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

—*—


 N'était alors à cette époque si triste
de 183* lorsque notre pauvre Ca-
nada, fatigué de l'oppression, fit un
effort héroïque pour briser ses chaînes.
Chénier venait d'expirer sur le champ des
braves, les armes à la main. On voyait en-
core les traces du canon quand il se pro-
menait, dans son silence effrayant, sur le
champ-de-mars de notre capitale. Le bour-

reau, la corde à la main, assis sur un degré de l'échafaud, se reposait en attendant les victimes qu'un tribunal militaire lui fournissait à foison. Dans ces temps où l'exaltation est à son comble, l'homme le plus paisible, le plus apathique, vole au combat comme un soldat de la jeune garde. Le vieillard craint de ne pas vivre assez longtemps pour respirer un air libre. L'homme mûr calcule les chances d'une révolution, consulte le passé, regarde l'avenir. Le brave cultivateur décroche du mur la vieille carabine rouillée dont son père s'est servi en 1812. Elle est en grande vénération. Depuis que le Yankee a entendu siffler les balles de Chateauguay, la vieille carabine est toujours restée silencieuse, dans un coin de la maison. Elle attendait qu'un brave la réveillât de son long sommeil. Le jeune homme y voit une carrière grosse d'un bel avenir. Il rêve l'épaulette ; il est capitaine, colonel, général... président peut-être d'une république que lui seul peut imaginer. L'adolescent regrette de n'avoir pas quelques années de plus pour jouer son rôle dans ce drame qui lui paraît si beau. Il dit adieu à son frère plus âgé qui, lui, va se battre pour la liberté. Il le suit longtemps des yeux... puis il revient triste et pensif, rejoindre sa famille qu'il trouve en prières devant une image de la Vierge.

L'insurrection avait tout envahi. La liberté, ce mot magique et si souvent vide de sens, il n'y avait pas jusqu'aux plus petits gamins, il n'y avait pas jusqu'à moi qui ne la rêvasse toute d'or comme l'imagine un enfant.

C'était donc à cette époque de triste et glorieuse mémoire ; au collège de St.-H*** par une soirée d'automne froide et humide. De gros nuages fantastiques s'avançaient majestueusement dans les airs, comme des armées ; un vent glacial s'engouffrait, en hurlant dans la Tour du collège. C'était une de ces nuits qui ne prêtent pas à la

mélancolie, encore moins à la joie, mais qui vous rendent pourtant triste, sombre comme elles.

Professeurs et étudiants, pieusement prosternés, écoutaient religieusement la prière du soir que l'un d'eux lisait à haute voix. C'était un beau spectacle que cette foule de jeunes gens à genoux, offrant au Créateur tous les travaux de la journée, et jusqu'aux jeux qu'ils venaient de quitter. Le recueillement, ce silence religieux, si profond, si impressionnable, régnait dans toute la salle. Le lecteur disait : *Prions pour les fidèles trépassés.* Cette belle partie de la prière évoque souvent bien des souvenirs douloureux. Parmi tant de jeunes gens, tous placés dans des circonstances différentes, que de souvenirs s'éveillent à cet instant-là ! Ici est un jeune homme qui va bientôt quitter l'asile de ses premières années. Son père est mort, il y a déjà longtemps. Sa pauvre mère qui l'aime tant, travaille jour et nuit pour payer son éducation ; le travail, la mine, la ruine ; il ne le sait peut-être pas... et à son premier pas dans le monde, il foulera peut-être deux cercueils !

Là est un de ces jeunes gens tout en espérances, qui se promettent plaisirs, bonheur, qui se promettent tout, parcequ'il est possible de tout se promettre ; un de ces caractères que rien n'affecte, ne chagrine, pour qui l'univers est un ciez moi ; qui ne sont jamais malheureux, parcequ'ils espèrent toujours ; un de ces êtres, enfin, qui vivent en badinant et qui meurent en riant. Pour lui, l'avenir est beau comme un beau matin, au lever du soleil, quand il n'y a pas un seul nuage au ciel. L'insurrection... il la voit de bien loin ; il la quelque part qu'un jour, un grand peuple s'avisa de détrôner un roi en trois jours ; dans trois mois au plus, le Canada sera libre et il ira gaiement prendre place au milieu des feux de joie de la liberté.

Mais en entendant ces mots, prions pour les fidèles trépassés, il revient de sa distraction; aux charmes de l'illusion succède une triste réalité. Son père est dans une prison d'état, et dans ces temps d'orages où la vie est incertaine et précaire, son père est peut-être monté aujourd'hui sur l'échafaud.

Silence, il se recueille, il prie... il prie pour son père. Oh! comme il comprend bien toute l'étendue de sa perte; que la fortune, les talents, ne suffisent pas au bonheur; que le vrai bonheur ne peut même se rêver ici-bas.

CHS. L.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE.



II.

L'ENLÈVEMENT.

(Suite.)

Vers la fin du jour, les Hurons firent halte dans une étroite clairière. Deux d'entre eux restèrent avec l'Iroquoise pour la garder; les autres chassèrent dans diverses directions, afin de rapporter du gibier pour le repas du soir. La captive avait les bras attachés au-dessus des coudes, avec des liens qui passaient derrière son dos; bien qu'elle eût l'usage de ses mains, elle ne pouvait délier ses pieds, qu'on venait d'entourer d'une liane. Ses gardiens, désirant allumer du feu sans courir le risque d'attirer l'attention de l'ennemi sur leur retraite, allèrent à la recherche d'un certain bois qui brûle en dégageant bien peu de fumée. La jeune fille profita de leur absence pour exécuter un dessein qu'elle semblait avoir mûri au-

paravant, car elle ne perdit pas une seule minute en vaine hésitation. Elle se traîna vers un petit tertre qui s'élevait derrière un buisson. Le couteau qu'elle avait employé pour couper de la fougère lui restait; elle s'en servit pour séparer, d'un de ses jarretières, un morceau sur lequel était brodé un colibri. Elle fixa l'image de cet oiseau à un arbuste. Elle planta ensuite, dans le gazon, six petits bâtons, sur lesquels, avec la pointe de son instrument, elle avait décrit la figure d'une tortue. Cela fait, elle prit une perche flexible, dont elle enfonça les deux bouts dans la terre, en lui donnant la forme d'un arc; puis, elle y fit une entaille circulaire vers l'une de ses extrémités, à trois ou quatre pouces du sol. Cet arc, placé au-dessus des petits bâtons, se dirigeait du Levant au Couchant. L'Iroquoise revint, en se traînant, à la place qu'elle occupait auparavant. Le buisson cachait son ouvrage énigmatique, qui ne pouvait être aperçu que par ceux qui viendraient de la bourgade iroquoise. Grâce à cette circonstance, ses ravisseurs ne virent pas ce qu'elle avait fait. En voici la raison: les uns, pensant avoir mis en fuite le gibier par leur passage, avaient chassé d'un autre côté que celui par lequel ils étaient arrivés; les autres avaient cherché, dans la même direction, le bois qu'ils désiraient.

Les Hurons avaient percé, de leurs flèches, un daim et deux coqs-d'Inde. La prudence les avait empêchés de faire usage de leurs fusils. L'un d'eux frotta fortement un morceau de cèdre contre un morceau de chêne; il en jaillit une pluie d'étincelles qui lui permit d'allumer du feu en les laissant tomber sur du Yétable pourri, matière très inflammable. Un autre fit rôtir le produit de leur chasse, au moyen d'une broche faite d'un bois dur, placée transversalement sur deux petites fourches enfoncées dans le sol. Ainsi se nourrissaient les Indiens, lorsqu'ils voyageaient ou faisaient la guerre.

Comme le soleil disparaissait à l'Occident, les Hurons chargèrent sur leurs épaulés les restes de leur repas et continuèrent leur route. Ils ne furent pas longtemps sans arriver près d'un ruisseau. Ils marchèrent dans son lit durant plusieurs minutes, afin de faire perdre leur piste à l'ennemi, s'il était à leur poursuite. Lorsqu'ils en sortirent, celui qui venait le der-

nier effaça l'empreinte que leurs pieds avaient laissée sur le sable qui le bordait. Ils entrèrent ensuite sous des arceaux d'une sombre forêt, où ils s'arrêtèrent, désiraient y passer la nuit.

III.

* LA POURSUITE.

Le soleil n'était encore qu'au milieu de sa course. Le Gros-Renard, jeune guerrier Iroquois, chassait à quelques milles de la bourgade de Wastoga, dont l'une des habitantes avait été enlevée par les Hurons, le même jour. Il s'assit au pied d'un chêne, afin de satisfaire son appétit, que l'exercice avait excité. En appaisant sa faim, il pensa longtemps à Fellana, sa fiancée, qu'il devait épouser bientôt. Plusieurs chefs, séduits par la beauté de la jeune fille, avaient sollicité sa main; mais elle avait préféré le Gros-Renard, qui était rusé comme le serpent, prudent comme le corbeau, agile comme le cerf et fort comme l'ours. Elle avait reçu avec orgueil les hommages d'un guerrier aussi renommé. Celui-ci n'était pas moins fier de la préférence que lui avait accordée la plus belle fille de la tribu. Il songeait, à cette heure, au plaisir qu'il goûterait, au retour d'une chasse heureuse, en mangeant son gibier apprêté par sa douce compagne. Tandis qu'ils se laissaient aller à cette pensée, il examinait la clairière au milieu de laquelle il était. Ses yeux expérimentés remarquèrent que l'herbe était à demi couchée en plusieurs endroits. Il en conclut qu'un homme ou un animal avait passé par là.

La connaissance des pistes est la principale science des sauvages: d'elle dépendent et le succès de leur chasse et la conservation de leur vie. L'inspection des traces leur apprend la présence de leur ennemi ou celle du gibier.

Le Gros-Renard, s'étant levé, se dirigea vers le point qui avait attiré son attention; il y trouva une trace qu'il suivit durant quelques minutes. Il s'arrêta dans un lieu où la terre stérile et humide avait gardé une large empreinte. Après avoir examiné le sol avec beaucoup de soin, il se dit: cette trace n'est pas assez unie pour être celle d'un seul individu; j'y distingue l'empreinte de plus d'un talon. Ici, près de ce tronc d'arbre renversé, un

homme, qui avait les jambes moins longues que celui qui le précédait, a été obligé de faire un pas de plus que lui, pour éviter cette obstacle. Je suis persuadé qu'il n'y a que des guerriers ennemis qui cherchent ainsi à cacher leur nombre dans le voisinage d'un village. La direction des pistes montre qu'ils s'éloignaient de la bourgade; les empreintes, nettes et récentes, apprennent qu'ils ne sont pas encore loin. Une troupe considérable n'aurait pu employer ce mode de retraite. La profondeur des traces m'autorise à supposer que ceux qui les ont laissées ne sont pas plus nombreux que les doigts de l'une de mes mains. Je vais courir après eux: peut-être aurai-je l'occasion de rendre à la liberté quelque'un de mes compatriotes, fait prisonnier par ces maraudeurs,

Les lecteurs ont déjà deviné, sans doute, que ceux que le Gros-Renard voulait poursuivre si courageusement n'étaient autres qu'Ontago et ses compagnons.

ERASTE D'ORSORNENS.

(La suite au prochain numéro.)

A VENDRE
A CE BUREAU,
La première série du
LITTÉRATEUR CANADIEN,
broché,
PRIX : 30 CENTIMS.

Littérateur Canadien.

ABONNEMENT :
30 CENTIMS, pour chaque
SÉRIE de 100 PAGES.

Toutes communications littéraires et toutes lettres pour abonnement doivent être adressées à L. P. NORMAND, Editeur-propriétaire, au No. 11, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Roch, Québec.

FRANCHES DE PORT,
SANS QUOI ELLES SERONT
REFUSÉES.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'une SÉRIE, et invariablement payable d'avance.